N° 28

Prix 50c





La Revue Théâtrale

Sommaire du N° 28

TEXTE

ILLUSTRATIONS

COUVERTURE tirée en couleurs : Mlle Mitzy-Dalti, en Delvaporine de *Cadet Roussel*.

Dans les articles : portraits de M. Max Bouvet et Mme Marie Tiéry, dans la *Flamenca*. — Croquis des *Sentiers de la Vertu*. — Reproductions des tableaux intéressant le théâtre exposés au Salon d'automne. — Photographies et dessins de *Cadet Roussel*. — Croquis pris au spectacle du Grand-Guignol. — Portrait de Mme Yvette Guilbert chez elle.

Les Couvertures de la "Revue Théâtrale"

A la demande de beaucoup de nos lecteurs, qui regrettent de ne pouvoir conserver absolument intactes — malgré le grand soin apporté à nos expéditions — les couvertures de *La Revue Théâtrale*, que nous nous efforçons de faire très jolies et très variées, nous avons décidé de procéder, avant la mise sur machine de chaque numéro, à un *tirage spécial* du sujet devant former la couverture.

Ce tirage est exécuté soigneusement, sur papier fort avec grandes marges. Nous ne vendons l'épreuve, sur demande de nos lecteurs, que **0** fr. **30** pour Paris et les Départements, et **0** fr. **35** pour l'Etranger, **port compris**.

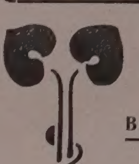
Nos abonnés recevront gratuitement, à la fin de leur abonnement, les épreuves ainsi tirées de chaque couverture, en intéressante collection réunie sous une jolie reliure.

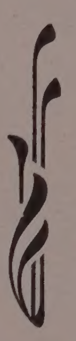
N° 1. Mme Georgette Leblanc.
N° 2. M. Paul Mounet.
N° 3. Mlle Spindler.
N° 4. Mlle Moreno.
N° 5. Mlle Diéterle.
N° 6. Mlle Lavallière.
N° 7. Les Sœurs Mante.
N° 8. Mlle Marie Leconte.
N° 9. Composition allégorique en couleurs.
N° 10. Mme Germaine Gallois.
N° 11. Mme Jeanne Raunay.
N° 12. M. Albert Lambert.
N° 13. Mme Cora Laparcerie-Richepin.
N° 14. Médaillon.
N° 15. Mlle Hélène Gondy.
N° 16. Portrait de Willy et Colette
N° 17. Portrait de Miss Bessie Abott.
N° 18. Portrait de M. Georges Berr.
N° 19. *Chevauchée des Walkyries.*
N° 20. Mlle Jane Nicloux.
N° 21-22. Composition en couleurs pour les concours du Conservatoire.
N° 23. Mlle de Craponne.
N° 24. Masque de Beethoven.
N° 25. Mlle Dussane et M. Brunot.
N° 26. Composition en couleurs de M. Denis.
N° 27. M. Renaud, dans *Hérodiade*.
N° 28. Mlle Mitzy-Dalti, dans *Cadet Roussel*.

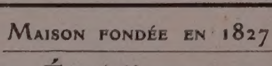


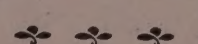
Nous avons établi, pour assembler les numéros de notre collection, une reliure simple, commode et solide qui, en outre, se présente sous un aspect fort élégant. Cette reliure est automatique : son dispositif permet de réunir les exemplaires au fur et à mesure de leur apparition, avec une grande facilité et une régularité absolue.

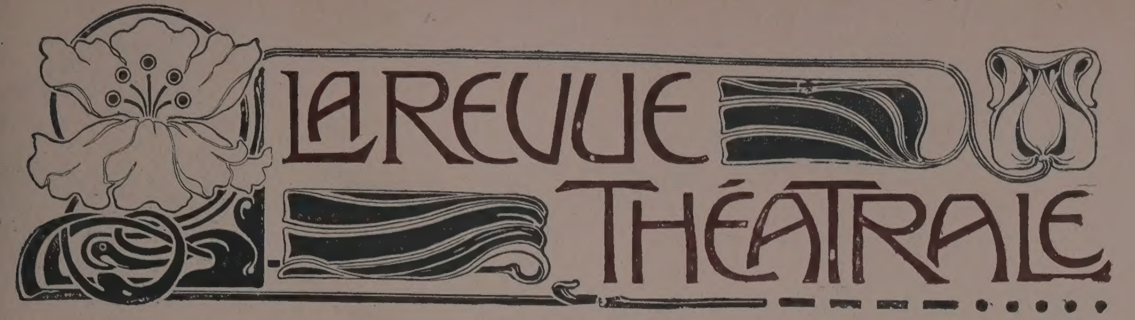
Le prix de la couverture, spécialement confectionnée pour les Abonnés et les Lecteurs de la **Revue Théâtrale**, est de **3** francs.











BIMENSUELLE

Directeur-Administrateur : L. GEISLER. Rédacteur en chef : Edouard GAUTHIER.

Abonnement	Rédaction & Administration	Le Numéro
Un an : Paris........... 12 fr.	60, Rue de La Rochefoucauld, Paris	France............... 50 cent.
— Départements ... 12 »	Téléphone : 271-94	Étranger............. 65 »
— Départements, enveloppe spéciale. 15 »	Atelier photographique spécial	Publicité
— Étranger....... 17 »	Couture, opérateur.	Armand Marrast et Cie, seuls concessionnaires, 19, Boulevard des Capucines. Téléphone 324-82.

Les exemplaires composant la collection de notre première année se trouvant presque épuisés, nous devons porter à 1 fr. le prix des 10 premiers numéros de la *Revue Théâtrale*.



Bavardages de Théâtre

Maternité a remporté, au Théâtre-Antoine, un éclatant insuccès d'estime. Rarement on a pu constater pareille unanimité dans la réprobation. C'est que, cette fois, M. Brieux, qui naguère proclamait le devoir de l'allaitement maternel, prêche le droit à l'avortement.

Je ne sais pourquoi on s'indigne contre *Maternité ;* la *Robe Rouge* m'avait procuré une égale répugnance.

M. Brieux s'en prend à la Société moderne et fait son procès, au hasard de l'actualité, avec une mauvaise foi aussi complète que son manque de lettres : il écrit mal de malsaines pensées.

Il se donne des airs d'audace qui en imposent aux petits commerçants et réédite en enflant la voix les pièces de lieux communs. Il enfonce avec fracas des portes ouvertes.

Henry Baüer le qualifia un jour « ramasseur de bouts d'idées » et Lucien Muhlfeld le précisa « intrépide arrière-coureur de révolutions ».

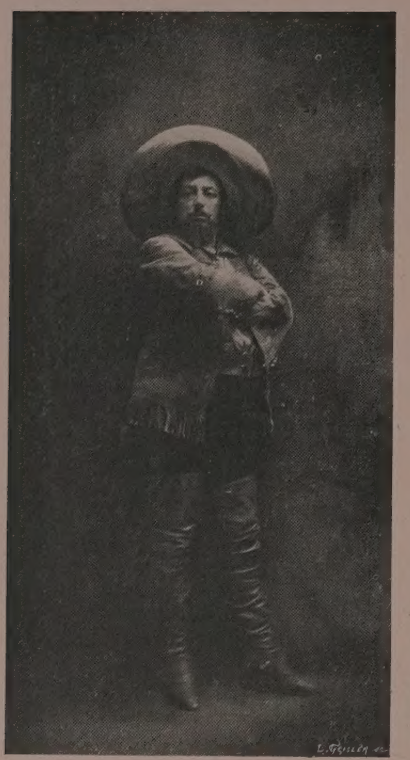
On a dit aussi de lui, et c'est fort exact, qu'il est provincial. Ce n'est pas un crime, à vrai dire : le chemin de fer amène tous les jours ici des provinciaux qui seront les parisiens d'après-demain.

Où M. Brieux exagère, c'est que depuis des années qu'il est venu à nous, il s'obstine à rester toujours de sa province.

Paul GAVAULT.



Cl. Cautin et Berger.



M. Max Bouvet.
(Jackson, dans *La Flamenca*.)

Chronique de Quinzaine

FOLIES-DRAMATIQUES : le Jumeau, *vaudeville en 3 actes, de MM. J. Monnier et E. Larcher.* ODÉON : Poste restante, *comédie en 1 acte, de M. Serge Basset;* l'Idiot, *drame en 3 actes, de M. André de Lorde;* l'Héritier, *comédie en 3 actes, de M. Pierre Soulaine.* — CLUNY : Horribles détails, *fait divers musical en 4 actes et 5 tableaux, de MM. L. Decori et Maurice Lefèvre, 3 novembre.* — THÉATRE-SARAH BERNHARDT : le Dieu vert, *1 acte, de M. A. Keim, musique de scène de M. Henry Eymieu, 5 novembre.* — THÉATRE-SARAH BERNHARDT : Jeanne Vedekind, *pièce en 3 actes, de M. Filippi, traduction française de M. Luigi Krauss, 5 novembre.* — *Reprise* d'Othello, *à l'*OPERA, *6 novembre.* — NOUVEAUTÉS : les Sentiers de la Vertu, *comédie en 3 actes de MM. Robert de Flers et G.-A. de Caillavet, 6 novembre.* — THÉATRE-VICTOR HUGO : Cadet Roussel, *pièce en 3 actes, en vers, de M. Jacques Richepin, 6 novembre; Episode du singe Consul.* — THÉATRE-ANTOINE : la Matérielle, *comédie en 1 acte, de M. G. Astruc;* la Guerre au village, *pièce en 3 actes, de M. G. Trarieux;* Au Perroquet Vert, *sotie en 1 acte de M. Schmitzler, traduction de M. E. Lutz, 7 novembre.*

Aux Folies-Dramatiques, le *Jumeau* fait beaucoup rire.

L'aventure de ce Jumeau n'est point neuve, ses complications sont toutes empruntées au quiproquo, ressource ancienne mais suprême du vaudeville, ses situations concordent avec celles de trois cents amusettes classées au théâtre pour rire, sa prestesse, ses tours, les panneaux truqués de son cabinet servent depuis cinquante ans aux épouseurs rébarbatifs; cependant l'enquêteuse préposée aux pourchas de ses frasques licencieuses n'est point, cette fois, la belle-mère future, mais une parente, seulement : vieille fille dont la continence exacerbée ne répugnerait point à la constatation de quelque noce bien débraillée. Comme de juste, le fiancé impudique se fait prendre à ses propres pièges, et son émoi repenti lui vaut enfin le mariage qu'il évitait en la compagnie de si voluptueuses dégrafées...

Galipaux fait ce jumeau : il lui prête une agilité et une effronterie des plus habiles. Mme Guitty et M. Bouchard contribuent pour leur compte à la drôlerie de cette farce, dont Mmes Lya Sirdet, Martineau, Yriex, Yrven et Divonne assurent l'agrément par leur fraiche beauté.

L'Odéon a donné quelque temps un spectacle coupé : *Poste restante*, petit acte de M. Serge Basset, composé sur l'idée neuve et l'émotion simple qu'un pauvre employé, aimeur d'une belle dame et détenant la lettre-preuve d'un rival favorisé, peut trouver en son cœur honnête la force d'éviter son devoir de « postier », qui serait de remettre au mari la missive compromettante.

L'*Idiot*, deux scènes dont l'effet provient de la juxtaposition habile d'incidents noirs, plutôt que de la vraisemblance d'un thème dramatique. — Mauvais spécimen du « tout à l'horreur » donnant lieu à un seul rôle intéressant, rempli par Mme Berthe Bady.

Après ce drame, l'*Héritier*, comédie gaie de M. Pierre Soulaine, histoire connue comportant le seul cas original d'un comédien qui, par jeu, se fait passer pour gros capitaliste, s'émeut des grâces d'une gentille bourgeoise, l'aime, et en fait sa femme bien ravissante : laquelle est Mlle Sylvie, petite actrice d'hier en passe de devenir grande artiste.

Horribles détails : singulier titre de pièce pour Cluny, singulier titre d'une pièce perpétrée au moyen de chansons, singulière idée que d'avoir voulu composer quatre actes et cinq tableaux d'après les airs variés d'un recueil de musiquettes.

Une grand'mère chante. Et il apparait une demoiselle Yolande — genre Restauration — qui, promise à un vidame ridicule, se fait dédaigneuse de certain Gaëtan roucouleur. Sur quoi, paf! celui-ci se brûle la cervelle... puis monte au Paradis, un Paradis minable; on jurerait le Ciel rigolo créé par quelque revue de boui-boui sous-préfectoral, où les bienheureux se font des farces crapules et sinistres. Sur quoi, décampe le beau jeune homme qui redescend ici-bas où il retrouve sa Yolande, mais vieillie, ridée et désormais dépourvue d'attraits. Que fera ce Gaëtan, sinon s'arracher le cœur et le jeter aux chiens! — Grand'mère du premier acte chantonne la moralité de l'histoire : « Il ne faut jamais peiner les amoureux ». Ainsi soit-il!

Evidemment, Cluny compta séduire la chance avec cette facétie qu'il crut bonnement originale, car il soigna sa parure de scène. Les acteurs aussi firent de leur mieux : Mlle Gondy nous dit des romances avec combien de grâce aimable! M. Dorgat, M. Lureau, Mme Franck-Mell s'appliquèrent à provoquer notre joie, et ce n'est pas leur faute si ces *Horribles détails* ne furent pas pris gaîment.

Au Théâtre-Sarah Bernhardt, nouveau spectacle qui a peu marqué. Le *Dieu vert*, un acte, de M. Keim — l'auteur apprécié de *Poème d'âme* et de *la Rédemption de Nini* — qui aurait mieux flatté le goût des Escholiers ou des initiés de l'Œuvre; un acte en vers crus et inhabiles à l'animation suffisante de personnages funambulesques furieusement divers : un pierrot noir — M. de Max — sujet aux sollicitations du « Dieu vert » dont le travesti gâte la silhouette de Mme Moreno, et de deux pierrettes : l'une mauve et décolletée — Mlle Boulanger — l'autre rose et souriante — Mlle Magda — un pierrot noir et navré, dis-je, en butte, d'autre part, à l'épouvantement de cauchemars où passent la Mort, Robespierre et le Christ nu. — Une musique ondoyante et douce, que l'on fit trop lointaine, apportait quelque apaisement parmi ces horreurs déchainées.

Pour *Jeanne Vedekind*, fort estimée en Allemagne, à ce qu'on dit, on l'a jugée, ici, mélodrame assez dénué d'intérêt, hormis l'éclat d'une grande scène émotionnante, certes, mais injustifiée. — Depuis les Romains, il est en effet admis par la plupart des codes d'Europe qu'un fils ne peut, légalement parlant, voler ses parents. En serait-il autrement aux pays transrhénans, que nous serions malgré tout peu sensibles aux conséquences dramatiques d'un délit dont l'importance est nulle dans nos usages. Nous trouverions que Jeanne Vedekind aurait bien facile de borner les maux d'un pauvre commis de sa maison de commerce accusé de malversations, puisque le vol, qui fut en réalité commis par son fils, échappe à l'action de la justice et que, d'ailleurs, le personnage s'est expatrié. Par ce fait, je sais bien, un autre fils de cette mère timorée serait privé de sauver l'innocent sacrifié, et parviendrait trop tôt à

mériter l'amour de la fille du juste... Nous ne connaitrions point la fureur du forçat voué au bagne par un scrupule faux... la pièce n'existerait pas... Serait-ce dommage ? car elle est bien encombrée de prêche-vertus lugubres, dogmatiques et trop volontiers monologueurs, qui ajoutent à l'ennui de sa thèse.

On a repris *Othello* à l'Opéra. Et les abonnés ont bien voulu rompre leur parade et prêter quelque admiration à cette tragique histoire. — Si M. Alvarez n'exagéra point les colères du More, il dit avec une douceur jolie ses passades de tendresse ; M. Delmas traduisit à merveille la traîtrise philosophée de Iago ; et la voix très pure de Mlle Grandjean corrigea la silhouette un peu opulente de Desdémona.

Théâtre des Nouveautés. Les sentiers de la vertu, quand on les veut suivre trop droit conduisent nécessairement au vice... C'est du moins ce qu'assurent MM. de Caillavet et de Flers. Et nos auteurs de démontrer, en dépit de toute logique, cette théorie subversive par des situations de vie auquel l'agrément tient souvent lieu de raison, des scènes charmantes qui semblent parfois dues plutôt aux qualités de l'acteur qu'à la nature du personnage en cause... mais pourquoi discuter le factice qui récrée gentiment ?

M. Gerbier est un homme riche et quelconque. Mme Gerbier présente une personnalité fort originale ; elle jouit d'une honnêteté excessive et débordante qui l'inspire non seulement à encourager les consciences éperdues, mais encore à ramener vers la sagesse les messieurs qui se sont définitivement écartés de cette vertu : tâche épineuse d'autant que la prédicante est jolie et ne peut manquer d'exciter la perversion de certains salonniers de son intimité.

Bientôt courtisée de deux parts, Mme Gerbier aura plus d'aise à repousser les avances tentantes mais gracieuses de Chaumette qu'à subir les attouchements hardis de Bargelin, un sot, que le hasard mit à même de satisfaire en wagon le rapide besoin d'étreinte d'une Altesse passagère, et qui se croit depuis lors irrésistible. Mme Gerbier doit, un jour, claquer le niais pour se défendre de son emportement, et cette gifle malencontreuse jette bas, du même coup, son intangible réputation ; l'envie guetteuse de son entourage prête à l'incident vingt prétextes perfides, et il n'en faut pas plus pour que chacun s'empresse à l'humiliation de cette épouse dont l'absolu rigorisme offusquait.

Mme Gerbier a chez elle une filleule en passe d'être mariée, et le charme de cette petite fille va — servant de prétexte à trois scènes charmantes — obvier au défaut d'intrigue. — Mademoiselle s'est toquée de Bargelin, et pour mettre cet insipide *flirt* au fait de ses sentiments, elle lui fait une adorable déclaration ; ça ne prend pas : le Bargelin est trop bête. De rage, la petite s'en va, avec infiniment d'ingénuité maligne, tenter les sens de Chaumette, l'aimeur de sa marraine ; et peut-être bien l'irréparable se produirait entre eux si Mme Gerbier, un peu dégoûtée de son inutile vertu conjugale, ne s'interposait, et ne s'abandonnait enfin à son inlassable poursuiveur ; en descendant de son piédestal, elle trouvera moyen de faire encore une bonne action. Du moment où elle sera devenue une femme comme toutes les femmes, la société s'empressera de la confondre dans ses rangs. Cette moralité, cette immoralité, pourrait-on dire, est inappréciable.

Ces sentiers où la vertu n'a rien à gagner sont foulés élégamment par d'excellents acteurs : Noblet, fin, spirituel, naturel, ancien ministre par surcroît (ni Chaumette, ni Noblet n'avaient besoin de cette qualification déconsidérable) ; Torin qui figure si bien les « godiches », MM. Landrin, Gorby, Victor Henry. personnages accessoires très exacts ; Mlle Lender, ravissante protagoniste de comédies élégantes ; Mlles Burkel et Denège, jolies *madames* ; et surtout Mlle Carlix formée pour son rôle d'ingénue en mal d'amour avec un art parfait du détail que l'on serait tenté d'attribuer à quelque docte praticien du théâtre d'autrefois.

Le dîner de centième du *Sire de Vergy* marquera parmi les fastes de la saison. Cette solennité fut ordonnée avec beaucoup de goût, et de manière à compenser le défaut d'une présidence du banquet qui, dévolue soit à Mme Tariol, soit à Mlle Lavallière, soit à Mlle Saulier, soit à tout autre dame, eût pu exciter du dépit et amener cette merveilleuse réunion à l'état de quelque souper du « Billet de faveur » ou autres « Mille regrets », on recourut intelligemment à l'invitation de Consul, le jeune orang qui singe aux Folies-Bergère nos travers et nos manies de pauvres hommes. Consul fit sensation, il n'y en eut que pour lui. Des comédiennes renommées, nos raffinées suprêmes, nos mijaurées les plus illustres l'entourèrent de sourires et le gâtèrent de flatteries ; cet anthropoïde provoqua autour de lui une cour endiamantée, un ineffable cercle de beauté, il réunit l'admiration de visages adorables, qu'il observa avec beaucoup de sérieux et de mélancolie. Cet orang capta durant une heure l'attention difficile de la plus fine société de Paris. Ce fut une bien jolie pensée de décadence qui imagina ce singe ! Rien ne manqua à la gloire de Consul, pas même les approximatives mains d'homme que Sem lui dessina dans le *Journal*, au lendemain de cet exceptionnel dîner, et qui sont bien les seules qu'il ait faites de sa vie. Mais que serait-il advenu parmi ces belles gens si le monstre obéissant soudain à une sollicitation trop vive de ses entrailles travaillées par la débauche, les eût empoisonnées de quelque intermède scatologique ?....

On est fort inquiet d'idées sociales chez Antoine.

La *Matérielle*, un acte de M. Gabriel Astruc, commentait non sans pitié et avec une manière d'ironie passive la détresse veule des gueux de la rue qui, les mois d'hiver étant venus, développe une ingénieuse série de délits capables de leur assurer pendant un temps, et presque dans la prison de leur choix, l'abri et la pitance qu'on ne trouve plus sur la neige des chemins.

En vérité, M. G. Trarieux prit bien son moment pour nous révéler sa *Guerre au village*, afficher devant nos yeux le spectacle lamentable des tracas infligés à une pauvre fille de l'Instruction laïque, dont le seul crime est de se retrouver au même lieu où prétend se marier richement et se faire élire député un joli suborneur qui, jadis, lui fit un enfant. L'auteur met au service de ce monsieur toute la force sourde et puissante de l'opposition cléricale et conservatrice : le curé se désintéresse de cette brebis douteuse, les pouvoirs compétents cassent aux gages l'institutrice indigne, objet d'un pareil scandale, le maire apprête son lit pour recueillir la malheureuse affolée, les villageois la conspuent, et les pires malheurs grêleraient sur son dos humilié, si elle ne trouvait pas pour s'y attacher les bras grands ouverts d'un digne homme — professeur de lycée, naturellement. — Et cette aventure se représente à une époque qui justement voit la ruine des partis d'opposition, la persécution religieuse, et la haineuse poussée à l'exil des congréganistes chassés, alors que s'affirme désormais triomphante la suprématie du maître laïc, ingénieusement acquis à la surveillance politique de la commune !

Et de cette aventure taillée en longueur nulle émotion ne naît. Le théâtre du parti pris ne peut séduire qu'une exception. — Interprétation on dirait gênée : Antoine, curé banal, M. Signoret, moins convaincu que de coutume, Mlle Suzanne Desprès qui arrive vraiment trop à porter ses rôles dans ses épaules et dans ses bras, et plus du tout sur son visage impassible.

EDOUARD GAUTHIER.

Cl. Cautin et Berger.



Mme MARIE TIERY.
La Flamenca dans *La Flamenca*.



Un de nos confrères va mettre la nappe sur la table de l'Odéon et, devant une assemblée qui se pourlèchera les babines, donner, sur la gastronomie, une conférence qui, logiquement, devrait être un morceau de choix. Pour cette causerie que l'on écoutera la bouche ouverte sinon les oreilles tendues, nous signalons à l'orateur et au public, certaines particularités qui, malheureusement, seront passées sous silence devant le sobre et chaste auditoire des samedis. Pour ne remonter qu'à quelques semaines, le conférencier parlera-t-il d'Héliogabale et du festin que cet empereur ingénieux fit servir pour célébrer ses noces avec un magnifique officier de son palais? car, après s'être marié cinq fois avant l'âge de dix-sept ans, il se déclara majeur, fit avérer par un décret du Sénat qu'il était femme, et épousa un vaillant capitaine. Or, au banquet nuptial, on mangea des talons de chameaux, des crêtes arrachées à des coqs vivants, des langues de rossignols, des gencives de paons, des pois brouillés avec des grains d'or, des fèves fricassées avec des morceaux d'ambre et du riz mêlé avec des perles. En même temps, par un raffinement de cruauté, le souverain avait fait imiter en marbre et en bois des viandes cuites et des fruits savoureux ; et il les fit servir, à la table de son mari, à de jeunes prêtres qu'il avait affamés auparavant.

Y-a-t-il assez de gastrolastres et de magnigoules dans une salle de spectacle pour apprécier l'historique de la cuisine intelligente et pittoresque depuis les premiers jours du monde jusqu'aux dernières heures de notre République, depuis Abraham qui mit un veau à la broche pour les deux anges présidant au sacrifice, jusqu'au cuisinier du rédacteur de la *Revue Théâtrale* qui sacrifie, lui aussi, un couple de perdrix pour le court-bouillon de son poisson? Les artistes dramatiques connaissent-ils la légende de ce comédien saxon qu'on appelait l'Ogre de Wirtemburg qui absorbait des vases de terre et de fer, qui lestait son estomac avec de la pierraille ? dans les entr'actes des représentations, il s'offrait deux boisseaux de cerises avec leurs noyaux ; certain jour, mécontent d'un compte rendu, il s'en alla trouver l'auteur, il lui engloutit une écritoire couverte de plaques de fer, avec les plumes, le canif, le papier, l'encre et le sable ; ce fut tout juste s'il n'avala pas le critique... Mais, aujourd'hui, les comédiens se mangent plutôt entre eux. Je ne parle pas de l'artiste affamé qui avait reçu beaucoup de pommes cuites et qui dévora ces affronts.

Le conférencier parlera-t-il du maquereau que, d'après Cadet de Gassicourt, on a appelé ainsi parce qu'il suit dans l'eau les petites aloses (que Larousse nomme aussi *pucellis*, vous pouvez contrôler), et qu'il ne les quitte que lorsqu'elles ont trouvé un mâle qui leur convienne? il gagne d'ailleurs, à ces exodes beaucoup de vif argent. Evoquera-t-il ces murènes auxquelles les Romains mettaient des pendants d'oreilles et dont ils portaient le deuil? citera-t-il la galinette, ce louveteau de mer, aux yeux en lanternes de tramways? et expliquera-t-il pourquoi la morue, cet excellent gibier de pêche, sert, dans le monde théâtral et galant, à des désignations désobligeantes?

Quant au cochon, c'est un animal qui a été célébré par Th. Gautier, Ch. Monselet, Xavier Aubryet et autres illustres dégustateurs littéraires. Mais sait-on que le stratège Vauban a cru pouvoir, sans déroger, écrire un traité sur lui? Il nous en a révélé la fécondité, affirmant que la postérité d'une seule truie, pendant onze ans, montait à 6.454.838 petits, en compte rond ; si l'on poussait ce calcul jusqu'à la vingtième année, toute la terre serait peuplée de cochons. Il faut bien dire qu'étant données les vertus et la propreté de l'humanité actuelle, le niveau moral et social du monde n'en serait pas sensiblement inférieur.

Quoiqu'il en soit, le jour d'une pareille conférence, on devrait vendre dans l'Odéon la carte géographique des plats, et tenir au foyer du théâtre un assortiment très modeste, pour les spectateurs affamés et qui serait simplement composé de pâtés d'Amiens, de terrines de Nérac, de saucissons de Lyon, de hures de Troyes, d'andouillettes de Clamecy, de chapons de La Flèche, de melons d'Honfleur, de coqs vierges de Bolbec, de poulardes moins vierges du Mans, de miel de Narbonne, de gâteaux de Pithiviers, d'anguilles de Melun, de lamproies de Vierzon, de pieds d'Adelsward de Sainte-Menehould, de cuisses d'oies de Montauban (on y joue aussi des revues déshabillées), de becfigues de Perpignan, de perdreaux rouges du Quercy, d'un tas d'etc., et d'etc. Quant aux vins, nous vous en offririons un arc-en-ciel, en disposant sur la table selon le vers célèbre, le Cynthiana violet, le Saint-Sauveur indigo, le Chéronée bleu, le Trèves vert, le Yquem jaune, le Madère orangé, le Margaux rouge... Nous pourrions encore..; non, arrêtons-nous-là: on nous accuserait d'écrire des chroniques indigestes.

* * *

Voici que les luttes reprennent dans les établissements parisiens, qui eux-mêmes luttent entre eux pour attirer un public qui récalcitre. La lutte ne triomphe pas seulement aux Folies-Bergère, à la Scala et aux Baraques Phocée (au bout de Phocée la culbute); je dis Phocée à cause de Marseille. En novembre 1899, on avait vu des lutteurs à l'Opéra, pour la *Prise de Troie*; il y a d'ailleurs plus d'une prise en lutte. Il y avait là M. Crest qui s'était immédiatement commandé des cartes de visite avec ce libellé : « Crest, professeur de lutte à l'Académie Nationale de Musique »; et le graveur, voyant qu'il s'agissait de l'Opéra, avait orthographié : *luth*. On y appréciait aussi M. Léon, le même qui, entendant toujours parler de lutter contre l'adversité, croyait que ce substantif désignait un champion mystérieux, un adversaire et souhaitait toujours de lui offrir la partie. On y voyait aussi quelques Troyens de Ménilmontant, dont les anatomies ne rappelaient qu'imparfaitement le groupe des fils de Niobé, tombant sous les flèches de l'Apollon lanceur de rayons et non de l'Apollon lanceur d'haltères. Mais c'était une veritable innovation que l'apparition de Bamboula Blanc, dit Jean-le-Catalan, et d'Ajax de Pantin sur notre première scène musicale.

L'année dernière, on a retiré des mains d'un champion français un professeur russe, au moment où ce Moscovite tirait la langue hors de sa face violette et vomissait un sang d'autant plus précieux que c'était du sang russe. Le vaincu se plaignit de la violence de cette *cravate*; son adversaire ne pouvait pourtant pas lui en choisir une dans le jeu délicat des boîtes de M. Le Bargy. Le coup de la cravate bordelaise (que l'on appelle aussi le collier de force, sans doute parce qu'il vous fait tomber en faiblesse), consiste à encadrer le cou de son adversaire dans les deux bras très rapprochés et à le comprimer en secouant violemment la tête qui surmonte ce cou ; ce geste gracieux étrangle un peu et étourdit beaucoup ; on peut essayer cela sur sa fiancée, à défaut d'autres colliers. Le même champion avait la veille, tutoyé la clavicule d'un Autrichien qu'il avait terrassé sans « accompagner le coup » ; car les coups de lutte sont comme les romances pour piano, ils exigent un accompagnement.

Mais ces jeux modérément néméens sont maintenant beaucoup moins dangereux. Dans chaque championnat, les coups sont réglés par l'organisateur ; les vainqueurs sont désignes, les vaincus, indemnisés malgré leur étonnement joué d'être tombés ; vous pouvez, quinze jours à l'avance, vous procurer la liste des gagnants et des perdants ; il n'y a plus la moindre *bourre* sérieuse sur les scènes de théâtre. Et, alors que tout est parade, comédie, affaires réglées et combinées et mensongères sur toutes les autres scènes du monde et de la vie, oserions-nous tenir rigueur à quelques forains de leur insincérité?

GEORGE VANOR.



Il n'y a pas que la mise en scène psychologique de M. Porel ou la mise en scène réaliste de M. Antoine, en passant par la mise en scène élégante de M. Guitry et la mise en scène poétique de Mme Sarah Bernhardt; — il y a aussi la mise en scène vivante, dont M. Micheau vient de nous donner, avec le concours du maître Victorien Sardou, un exemple remarquable dans les *Sentiers de la Vertu*, de MM. de Flers et de Caillavet.

Il serait puéril de ne pas voir dans cette mise en scène l'influence absorbante de M. Sardou. Il y a apporté les conseils autorisés d'une expérience sans égale. Cet art n'est d'ailleurs pas exclusivement le sien ; il en a puisé les principes à l'école du grand Montigny, qui lui-même avait été formé par Scribe, metteur en scène incomparable.

L'on s'asseoit beaucoup dans notre mise en scène moderne. Les personnages arrivent, échangent à peine quelques paroles, et les voilà installés à leur aise, mettant à profit les « commodités de la conversation » pour se mêler aux événements. Dans l'école représentée par M. Sardou, on ne s'asseoit pas parce que c'est vrai, mais parce que c'est utile à l'action, parce qu'il s'en suivra un effet, un mouvement devant porter sur le public, parce que cela produira tout à l'heure plus de comique ou plus de pathétique. Et c'est en cela que réside la sensation de la vie.

Il faut voir comme cette mise en scène donne du relief, de la vivacité, de l'imprévu à l'action! Pas un mot estompé, rien de ces harmonieuses grisailles qu'affectionne tel ou tel ; tout est mis en dehors, les répliques se croisent comme les personnages, cinglent sur les lèvres du premier rôle, s'envolent avec l'âme de l'ingénue... C'est superbe, et d'une netteté, d'une clarté merveilleuse. Et c'est la vie, la vraie vie, qui se déroule aux yeux du spectateur enchanté. Sans compter qu'en une telle mise en scène, chacun est obligé de se composer une physionomie en plein accord avec le caractère de son personnage, si incolore qu'il soit.

Regardez Mlle Carlix, d'ordinaire un tant soit peu gnangnan. Le metteur en scène l'a électrisée, dans les *Sentiers de la Vertu*. Elle court, elle vire, elle sautille, comme un friquet de Paris. Elle rit, elle pleure, elle est naïve, elle est malicieuse, elle fait la moue, elle est ravie!... Tenez, il y a pour elle un coin d'action qui montre mieux que n'importe quoi ce qu'il faut entendre par une mise en scène vivante. La petite friponne vient d'être rabrouée par Torin, qui lui a dit qu'on pourrait causer quand elle ne serait plus une gamine. — Gamine! gamine! elle a le mot sur le cœur, et ses soupirs lui montrent ce cœur... déjà fort joliment gros... Mais les autres s'en aperçoivent-ils comme elle? Survient Noblet... Elle va bien savoir!... Et la voilà qui fait la coquette, entr'ouvre son corsage, demande à Noblet de lui ôter une épingle qui lui pique le dos. Et Noblet hésite... Il aime les femmes, sans doute, mais cette enfant!... Et pourtant cette enfant se forme, c'est une délicieuse fleur qui va s'épanouir, il n'en saurait douter... Et ses mains tremblent, il s'arrête, il se récuse, il a peur... Et la coquine éclate de rire, lui jette sa réplique : — Vous voyez bien que je suis une femme! — et s'en va en l'achevant d'un triomphant : — Merci, merci... Je sais à présent ce que je voulais savoir! — Ah! l'exquise scène! Elle serait digne de M. Sardou!...

M. Victor Henry.

A côté de la mise en scène vivante, voyons la mise en scène réaliste.

M. Antoine en a fait de remarquables dans la *Guerre au Village*, de M. Gabriel Trarieux, et surtout dans le *Perroquet Vert*, de M. Schmitzler.

Deux décors pour *La Guerre au Village* : l'extérieur de la maison de l'institutrice et la pièce où elle reçoit. Pour le premier, M. Antoine a construit une maison complète, qu'il a plantée sur la gauche, avec, à droite, une cour au milieu de laquelle se trouve un puits à margelle de pierre, et qu'isole un mur de clôture, percé d'une large double porte en grille, tandis que de l'autre côté un petit chemin discret s'évade sur des jardins. Nous notons soigneusement cette disposition du décor pour signaler une faute, légère en soi, mais bien étonnante de la part de M. Antoine, dans la mise en scène du premier acte. A la répétition générale, le chef machiniste avait oublié un pantalon de porte, mais l'erreur fut réparée pour le trois; rien à dire à cet égard. Détails bien observés, épaisseur des murs bien rendue, toutes choses bien à leurs places, c'était parfait. On entrait par la grande porte, on pouvait s'en aller par le sentier de gauche. Et voilà que Matrat effectue une sortie en pénétrant dans la maison de l'institutrice. Pourquoi? à quelle pensée a obéi M. Antoine en réglant ce mouvement? Nous n'avons pu parvenir à nous en rendre compte. Par exemple, l'intérieur de l'institutrice est excellent, avec son mélange de meubles décents mais quelconques et de bibelots où se trahissent les sentiments de la maîtresse du lieu. C'est exprimé avec une délicatesse touchante et le tact d'une âme tendre.

La plupart des interprètes sont excellents. Si Mme Suzanne Desprès n'est pas bien servie par son rôle, M. Matrat est un maire bourgeois et roublard à souhait, M. Antoine un curé de village onctueux et persuasif comme il sied. M. Signoret est un instituteur hirsute, rude, inquiet et ombrageux, un peu à la manière de son camarade Janvier. M. Mosnier est superbe d'autorité, de force brutale, de mufflerie volontaire, dans l'un des plus affreux rôles que nous connaissions. Signalons encore Mme Jeanne Lion, qui a dessiné avec une adresse étonnante la figure antipathique de « l'institutrice officielle », avec son élégance scolaire, sa correction pédagogique, sa sécheresse de normalienne. Jeune, moderne, elle est soignée comme un devoir d'écriture et parle d'une voix calme, coupante comme un problème de mathématiques.

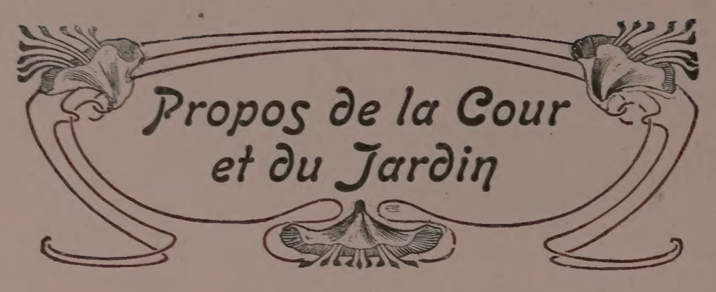
Quant au *Perroquet Vert*, dans ce caboulot installé par un ancien cabot du temps sous les fossés de la Bastille, dans cette cave humide où le patron montre de faux escarpes et des assassins apocryphes à de vrais grands seigneurs, qu'il invective à la manière de Bruant, — c'est un des plus pittoresques tableaux qu'ait jamais réglés M. Antoine. Et l'arrivée de la foule grouillante qui vient annoncer la prise de la Bastille est vraiment sensationnelle. M. Marquet est là d'une emphase vibrante et romantique ; Mme Jeanne Lion, d'une mutinerie pleine de grâce dans le travesti de son jeune La Trémouille, M. Signoret, très racé dans sa vieille ducaille ramollie. Mais c'est bien vraiment un acte révolutionnaire. Jamais, en si peu de pages, on n'a pris plus de liberté avec l'histoire!

Théodore MASSIAC.



M. Torin. Mlle Carlix.

Les Sentiers de la Vertu.



Depuis le jour où l'on a dit que nos trois grandes étoiles féminines : Sarah Bernhardt, Réjane et Calvé, étaient sur le point de s'associer pour diriger un théâtre, certain de nos jeunes comédiens d'avenir n'a pas cessé d'en manifester un étonnement bien amusant.

Le bruit a eu beau s'éteindre, il y pense toujours, et dernièrement encore, rencontrant un camarade sur la place du Châtelet, il le mena devant l'immeuble où règne seule encore la grande tragédienne, et il s'écria d'un ton lyrique : C'est là que vont s'unir Sarah, Réjane et Calvé ! Il n'y manque que Granier pour que je puisse te dire : « Chapeau bas, néophyte, et songe que du haut de ce monument, plus de deux siècles te contemplent !

La semaine dernière, à Stuttgard, une fort jolie nourrice qui jouait Elsa dans *Lohengrin* devint aphone après le second acte. Il fallut pourtant paraître au troisième. Elle y parut, effectivement ; et, sur le divan, près de la fenêtre où entrent du jardin les symboliques parfums des fleurs aux noms inconnus, elle se livra, à côté du héros-archange, à une mimique passionnée. Cependant, une adorable voix chantait son rôle ; c'était dans la coulisse, la terrible Ortrude qui oubliait sa haine violente contre Elsa, mais se maintenait dans l'esprit wagnérien, puisque l'auteur a voulu qu'Ortrude interrogeât Lohengrin par la bouche d'Elsa. Et la substitution resta parfaitement dans le sens de la pièce, quoique les deux artistes semblaient aussi parfaitement l'ignorer.

Querelles d'auteurs avec leurs interprètes.

La scène se passe au Gymnase, pendant une des répétitions du *Retour de Jérusalem* de M. Maurice Donnay.

Autrefois, M. Maurice Donnay ne se mêlait guère de l'interprétation de ses ouvrages. Il est vrai qu'ils étaient mis en scène par Guitry, par Samuel, par Porel, qui ne supportent guère la contradiction.

Mais depuis que M. Maurice Donnay a été joué aux Français et qu'il a vu travailler M. Le Bargy, il lui a semblé que l'art de la mise en scène était plus facile qu'il ne le croyait, et au Gymnase, il s'est mis à donner carrément son avis.

Seulement, voilà, l'un de ses interprètes s'est regimbé.

— Monsieur, lui a-t-il dit, j'ai trente ans de planches dans les jambes, j'ai créé près de cent rôles, j'en ai repris autant, et cela me permet de vous assurer que je connais assez bien mon métier...

A quoi M. Maurice Donnay répliqua ;

— Monsieur, si l'on jouait une pièce comme je vous l'ai lue, ce serait une réussite certaine.

— Oui, fit alors le comédien en s'inclinant, un succès de boulanger !...

Les choses n'allèrent pas plus loin ce jour-là

Il y a des auteurs dramatiques qui ont plus d'esprit aux répétitions de leurs pièces que la représentation ne le ferait croire.

L'un deux faisait répéter sa dernière comédie, et une de ses interprètes se faisait attendre.

Elle arrive enfin, et exhibant sa jolie montre-bijou :

— Voyez je ne suis pas en retard.

— Oh ! votre montre est très jolie, répondit l'auteur, mais ce n'est pas une montre... à répétition.

L'amabilité au foyer de l'Odéon.

Une débutante s'écrie : Après mon succès à Heidelberg, on va faire mon buste en terre cuite.

— En terre cuite, lui répond une amie, c'est en pommes cuites que tu veux dire.

Authentique.

A propos de la lutte entreprise par M. Albert Carré contre les marchands de billets ; comme on demandait à l'un d'eux ce qu'il en pensait :

Pardi, répondit-il, à l'Opéra-Comique, on leur jouerait une pièce distinguée par Lagoanère qu'ils trouveraient que c'est une merveille de l'art nouveau et viendraient en masse bâiller et s'ennuyer. Dans ces conditions-là, pas malin de nous tirer dessus. Le directeur a de l'argent plein sa caisse. Il n'a pas besoin de nous.

Où ça serait plus fort, c'est s'il ne faisait pas le rond. C'est là qu'il filerait doux avec nous !

— Mais vous ne voudriez plus faire affaire avec lui. Si la guerre qu'il vous a déclarée vous embête, c'est parce qu'il a du monde...

Le marchand de billets, dans un cri du cœur :

— Ah ! le muffle !

On ne saurait trop engager M. Carré à persévérer dans cette honnête qualité.

Grisier, dès qu'il eût engagé Granier pour l'Ambigu, ne se tint plus de joie. Il conta partout le coup merveilleux qu'il venait de faire. Il y déploya une ardeur, une éloquence extraordinaires.

Je l'ai soufflée à Samuel qui la voulait aux Variétés, je l'ai soufflée à Guitry qui pensait à elle pour la Renaissance ; je l'ai soufflée à Franck qui espérait lui faire créer au Gymnase une pièce de Bernstein ; je l'aurais soufflée à Claretie lui-même, s'il avait voulu d'elle à la Comédie-Française, pour la reprise d'*Athalie* avec Coquelin Cadet !... Aussi, quel enthousiasme à l'Ambigu, tout le monde y nage dans la joie. Jusqu'aux machinistes qui ne peuvent cacher leurs sentiments à cet égard. Dernièrement, comme la pensée de mon bonheur m'avait un peu échauffé, j'étais descendu prendre l'air sur le boulevard.

En revenant par la rue de Bondy, je passe devant le bistro où les machinistes se réunissent pour faire la manille, et qu'est-ce que j'entends ? Un de mes hommes qui disait à son adversaire :

Oui, oui, tu fais le malin pour l'instant. Ça n'empêche pas que depuis que tu sais que j'ai Granier, t'en baves !...

Le machiniste de Grisier, c'est un état d'âme !

G.-T. NORMA.



Une Lettre de Mme de Sévigné

TROUVÉE RÉCEMMENT DANS UN AMAS DE VIEUX PAPIERS A L'HOTEL CARNAVALET

Je veux vous apprendre, ma chère fille, la nouvelle la plus étonnante, la plus imprévue, la plus curieuse, la plus consolante, la plus pathétique... Mais vous connaissez déjà ces superlatifs. Tandis que vous ne savez pas ce qui cause notre joie et notre orgueil : nous avons une Célimène !...

Je vous entends murmurer de cette voix calme qui sied si bien à la sérénité de votre âme : une Célimène ? est-ce chose si extraordinaire ?... Comment, si ce l'est ! c'est-à-dire que rien ne saurait l'être davantage. Depuis la retraite de la précédente, on était comme le char de ce bon M. de La Fontaine : embourbé de la manière la plus certaine. La Cour et la Ville vivaient dans le marasme, M. de Pomponne en oubliait ce pauvre Fouquet, le Roi lui-même devenait morose et ne partageait plus à la Reine les faveurs de sa générosité... Tout était sombre ; quelque chose manquait à la terre...

Mais soudain une Célimène se révéla. Adieu les chagrins, les soucis : les visages redevinrent riants, et comme a dit M. Racine : Tout rentra par ici dans l'ordre accoutumé. Le bonheur revint à l'apparition de cette bienfaisante Célimène.

Nous la connaissions déjà. Vous pensez bien, ma chère, qu'une Célimène ne va pas surgir tout d'un coup, comme le diable de sa boite. Il y faut le temps et l'aide des circonstances. Voilà bien quelque douze ans que celle-ci a commencé son ascension, et M. de Grignan lui-même, dont vous me vantez si fort la perspicacité, n'eût jamais deviné jadis la fortune actuelle de notre héroïne.

Bien qu'elle soit discrète sur ses origines, — le papillon ne se souvient guère de l'époque où il n'était que chrysalide — quoiqu'elle ne veuille avouer que de convenables débuts, votre mauvais sujet de frère affirme qu'elle joua les petites nymphes chez M. de Lago, quand celui-ci avait le privilège des Menus. On ne lui confiait alors que de courtes répliques, eu égard à sa tendre jeunesse. Elle chanta même certains couplets peu sacrés, qu'il faut pardonner à l'inexpérience de son âge. C'est évidemment une Célimène dans le genre des bergères épousées par certains rois, — et elle n'en a que plus de mérite.

Cependant, on ne pouvait du premier coup l'admettre chez M. de Molière. C'eût été trop criant. On la fit entrer à l'hôtel de Bourgogne, qui est, comme vous savez, la succursale, l'antichambre de l'illustre Maison. Elle y aborda tous les emplois : les paysannes, les bourgeoises, les reines, les nymphes, les déesses... En même temps, de hauts personnages s'occupèrent d'elle, un surintendant lui témoigna de l'indulgence, et elle commença de croire qu'elle pouvait prétendre à tout... Je me rappelle à ce sujet qu'une de ses anciennes camarades ayant pensé l'aller visiter en sa loge, au théâtre, trouva devant sa porte un quidam inconnu qui barra la route en s'excusant ; il était au désespoir, mais sa consigne ne l'autorisait à laisser personne pénétrer chez la dame, d'ordre supérieur, si bien que l'amie se dût retirer nons sans mécontentement. « Là-bas, disait-elle, il y avait moins de cérémonial, et plus de bon cœur ». Récriminations au moins inutiles, mais les filles de théâtre ne sont point accoutumées aux exigences de l'étiquette. A force de voir les marquis sur les banquettes de leurs tréteaux, elles se croient des marquises !

Bref, notre Célimène entra enfin chez M. de Molière, toutes voiles dehors, comme dirait M. Jean Bart. Elle s'y essaya en divers personnages, et elle vient d'y aborder l'emploi vacant de Célimène... Un accueil, ma chère fille ! c'est inconcevable ! Des cris d'admiration ! des transports d'enthousiasme ! Je n'en revenais point, car j'y étais ! Ai-je la berlue ? me demandais-je ; est-ce là vraiment la Célimène du poète, telle que je l'ai vue naguère en chair et en os, en la personne de Mademoiselle de Molière ? telle que je puis la voir encore sous les espèces de ma bien-aimée fille — moins les défauts, s'entend !

Et alors, j'ai formé le dessein de vous soumettre mes perplexités, pour que vous décidiez en dernier ressort, avec votre esprit si clair, votre jugement si sûr.

D'abord, cette Célimène nouvelle n'est point très commode à peindre en portrait, ayant elle-même pris les devants en se peignant tant qu'elle a pu. Plutôt brune, sauf erreur, elle s'est tranformée en une de ces blondes que ces messieurs d'Angleterre qualifient d'*auburn*. C'est d'ailleurs une mode qui fait fureur sur nos planches ; toutes nos comédiennes sont *auburn*. Elle a le visage placide d'une calme personne, un pli de volonté au front, le nez un peu fort, les yeux sans beaucoup d'éclat, des joues pleines, un menton accusant des tendances à l'accroissement, un air de tête à la fois hautain et tranquille, en bon accord avec l'expression de sa bouche aux coins tombants. Les épaules sont jolies et bien accompagnées, la taille un peu courte qu'elle se préoccupe visiblement de tenir bien droite, l'allure d'une bourgeoise qui cherche à briller dans des toilettes très riches... Entourée d'adorateurs, elle fait la roue au milieu d'eux en ayant soin de ne rien déranger d'elle. Elle écoute plus qu'elle ne parle et se tient dans le mouvement sans bouger, à la manière d'une sage image.

Quant au talent, il est aussi apprêté que le reste. Elle n'ose varier sa voix, crainte d'intonations d'autrefois. Tout est appris, travaillé, récité comme une leçon. Jamais rien d'elle, ni d'imprévu, ni qui vous fouette. C'est comme l'eau tiède qu'on verse en sa baignoire, au moment de prendre son bain. Pas la moindre légèreté ni la plus faible vivacité : tout est plat, incolore, lisse comme une planche proprement rabotée. C'est la Célimène pot-au-feu...

Qu'elle est loin de la vraie Célimène, aux beaux cheveux d'or chaud, aux yeux si vifs, au joli nez fin, à la bouche coquelicotée, au port de reine, aux vingt ans pleins de malice et de charme — de la Célimène si fine, si fière, si éclatante — de la Célimène qui a inspiré son chef-d'œuvre à M. Mignard ! — mais celle-là, c'est la mienne, c'est mon incomparable, c'est ma merveille, ma fille que M. de Grignan m'a prise et m'empêche d'embrasser comme je le voudrais, de tout cœur et à pleines lèvres. Qu'il le fasse du moins pour moi, et je lui pardonnnerai peut-être, si ma chère enfant l'exige...

Marquise de Sévigné.

Le Théâtre au Salon d'Automne



Croquis de M. Louis Morin, pour *Le Masque*.
Tableau exposé au Salon d'Automne.

L'iconographie théâtrale apparaît plutôt pauvre, au Salon d'Automne ; entendez par là que les portraits de gens de théâtre y sont peu nombreux. Ils ne sont point, pour cela, dépourvus d'intérêt.

Voici de M. Bourgonnier un portrait de *M. Paul Daraux* (n° 81), largement peint et très vivant, on prête l'oreille s'attendant à ouïr l'excellente basse moduler les plaintes du roi Marck ou tonitruer l'hymne de la 9ᵉ Symphonie avec chœurs.

Tout à fait différent est le portrait de *Mme Suzanne Després* (n° 192) par M. Dreyfus Gonzalès ; suivant une formule qui lui est familière, le peintre n'éparpille point l'intérêt sur des accessoires, sur des étoffes sommairement traités et le concentre sur le visage qui apparaît ici très frappant avec son masque sphingien et ses yeux troublants.

Mme Geloso qui s'est portraicturée elle-même (n° 240), a droit à une mention dans cette sélection. Est-elle la femme ou la parente de l'éminent violoniste Geloso ? La vérité est que je n'en sais rien, n'ayant pas eu l'indiscrétion de me renseigner. Mais elle a fait une œuvre bien originale en luttant avec la difficulté de se représenter, noyée dans le clair obscur d'un atelier dont les rideaux tirés ne laissent filtrer, par leur intersection, qu'une mince nappe de lumière et, par surcroît, elle pose à contre-jour. Joli? Hem! Bien curieux, dans tous les cas.

M. Gropeano expose un bon portrait de femme, exécuté d'un pastel gras et solide (n° 684). ce corsage à la dernière mode revêt, et ce chapeau empanaché coiffe l'écrivain qui a popularisé dans le rez-de-chaussée des *Petit Parisien* et autres *Petit Journal*, comme sur la scène des *Ambigu* et des *Château-d'Eau*, le nom de *Georges Maldague*.

Autre pastel d'une bonne facture et d'un dessin heureux. C'est le portrait de *Mme Léa Piron*, par M. Piguet (n° 736). La toilette de dentelle noire est joliment traitée et la main gauche s'appuie sur le corsage dans un fort gracieux mouvement.

Une aquarelle de M. de Sachy (n° 750), si elle n'est pas un portrait étudié de la *Loïe Fuller* est, du moins, une impression très adroite de la danse du feu, telle que l'exécuta la célèbre danseuse.

Enfin, pour clore cette série, je veux citer le *Masque d'actrice* (n° 807), de M. Fix-Masseau, c'est un fin morceau de sculpture, où se retrouve quelque ressouvenir de Mlle Moreno, et dont il faut louer la précision délicate de modelé et la belle patine de bronze clair.

Et c'est tout. Ah ! n'oublions pas, pourtant, la plaquette de bronze où M. Yencesse a buriné la grande figure de Richard Wagner (n° 867).

Faisons maintenant un tour dans les salles et glanons les allusions théâtrales en essayant de les grouper par genres.



L'Entr'acte,
Dessin de M. Georges Bottini

* * *

Le spectacle de la rue est représenté par le *Petit chanteur* (n° 5), de M. Adler, par la *Foire à Montmartre* (n° 136), de Mlle Chauchet, par la *Fête de Neuilly* (n° 553), d'Abel Truchet, ce Ruggieri de la palette, dans la section de peinture ; — par les

Une gravure de M. Jacques Villon

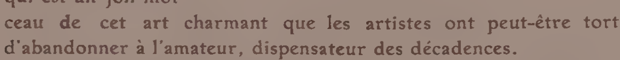
Chanteurs des rues (n° 605), de M. Baseilhac, dans les dessins, — par le petit groupe en terre cuite *Scène de larmes* (n° 847), de M. Piquemal ; un vieux joueur d'accordéon et sa vieille femme, d'un réalisme navrant, dans la sculpture.

. . .

La danse a inspiré plusieurs artistes, et cela se conçoit : il y a d'intimes rapports entre la chorégraphie, et la peinture et la sculpture ; affaire de lignes ; c'est là une constatation qui n'a rien de paradoxal.

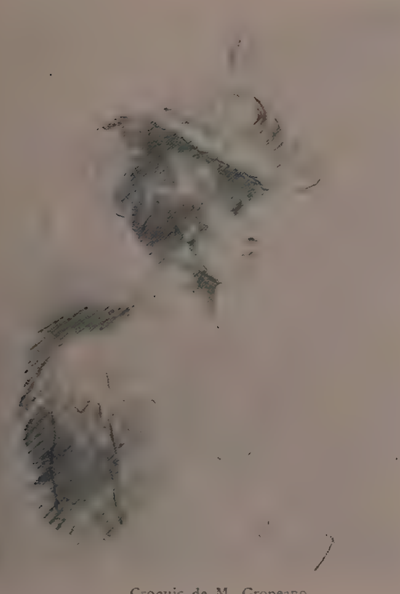
La danse d'Anetra (n° 21), de M. Auburtin, en dépit d'une certaine brutalité de facture montre un torse qui n'est pas sans grâce.

M. Mesplès nous montre un groupe de ballerines *Dans les coulisses* (n° 396). Les jupes blanches de ces demoiselles font une tache amusante entre le clair obscur de la coulisse et la pleine lumière du « plateau » entrevu.



Croquis de M. Fix Masseau, pour *Un Masque d'Actrice* (sculpture).

M. Baillet, parmi les quatre miniatures (n° 732) qu'il expose, a une petite danseuse Louis XVI qui est un joli morceau de cet art charmant que les artistes ont peut-être tort d'abandonner à l'amateur, dispensateur des décadences.



Croquis de M. Gropeano, pour le portrait de Georges Maldagüe (Pastel).

Un solide et ferme dessin en couleurs de M. Rassenfosse, *Attitude de danse* (n° 740), offre le piquant rapprochement d'un nu très moderne dans un mouvement très antique.

M. Brin qui regrette « le temps où le ciel sur la terre marchait et respirait dans un peuple de déesses » — si j'ose dire — a trois sanguines (n° 618, 619, 620) où se silhouette heureusement la grâce harmonieuse des belles nudités demi-divines, apparues, saltatrices ou hiératiques, sous le ciel de l'antique Hellade.

Une plaquette de bronze de M. Belloc, *Danseuse* (n° 792), nous montre une jeune femme exécutant la danse du voile avec presque autant de grâce que Mlle Jeanne Nicloux, mais aussi avec moins de vêtements.

De M. Boardman Robinson, une petite statuette de plâtre, *Danseuse* (n° 850), particulièrement gracieuse, d'attitude et de légèreté quasi tanagréennes.

Je m'en voudrais d'omettre le *Cake-Walk*, eau-forte de M. Bottini (n° 895), dont la verve endiablée nous ramène à l'actualité la plus stricte. Du même artiste, un dessin, *L'entr'acte* (n° 616) d'une adroite exécution.

. . .

Des artistes se sont inspirés d'œuvres théâtrales. Dans cette catégorie, je veux citer la *Rosine* de M. Belleroche (n° 48), l'excellent pastel de M. Gropeano, *Les Remplaçantes* (n° 685), et la *Terre*, de Mme Lafaurie (n° 819), un buste plâtre où se reconnaît le masque tourmenté de quelque père Fouan.



Le Cake-Walk au Bar. Eau forte de M. Georges Bottini.



Portrait de Mlle Léa Piron, de l'Opéra,
par M. Rodolphe Piguet.

. . .

Des intérieurs de théâtre sous divers aspects nous sollicitent çà et là.

Voici *Au Théâtre* (n° 443) de M. Louis Picard, une jolie et élégante spectatrice dont la toilette blanche et le nu du décolletage s'enlèvent en vigueur sur le rouge sombre de la loge, avec, par-dessus la salle comble, la scène qui ostente, au lointain, en pleine lumière, les somptuosités d'un ballet.

Voici un *Café Concert* (n° 434), de M. Patterson où, devant un parterre bondé, s'érige, devant la rampe qui l'éclaire crûment, la silhouette connue de quelque Dranem, au costume déjà légendaire.

Voici enfin la plaza de toros. M. Bourgonnier nous donne le spectacle des mules entraînant la bête « estoquée » sur le sable sanglant, les *Mulillas* (n° 83), une grande toile qui a de l'allure. — M. Marret a élu l'épisode de la *Course de taureaux* où l'animal enlève d'un coup de corne furieux le cheval d'un picador désarçonné ; bravo toro ! (n° 384). Observation aiguë.

. . .

Le théâtre mondain est représenté par une toile cocasse (n° 302), de M. Horton, un *Concert sur la plage* donné par des pierrots groupés autour d'un piano, devant un auditoire touffu, en face de la mer : les vagues, déferlant à l'horizon, ont l'air de « se tordre », ce qui est bien naturel ; — et par la *Comédie de Société* (n° 948), eau-forte vigoureuse et colorée et composition verveuse de M. Jacques Villon.

. . .

Notons rapidement quelques « à côté » et nous en aurons fini, — sauf involontaire oubli — avec cette sélection faite dans le Salon d'Automne.

Sous les nos 120 et 121 nous trouvons deux études d'églises, peintes honnêtement ; cela nous éloigne du théâtre, nous y rentrons aussitôt en lisant le nom du peintre M. Cesbron fils, et surtout cette mention : Appartient à Mlle Cesbron, de l'Opéra-Comique.

Avec *La Musique* (n° 452), M. Polowetzki pose un problème. Que peut bien être la personne en costume archaïque vert qui joue du violon à côté d'un jeune homme en veston prostré dans un fauteuil ! Une muse ? une élève du Conservatoire ? une entité ? une réalité ! Ce tableau est un rébus.

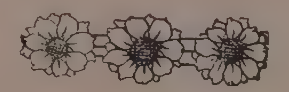
Une figure de femme toute vermeille dans le rougoiement d'une atmosphère embrasée s'appuie sur une harpe vert clair. C'est *Le Chant de la flamme* (n° 714), pastel de Mme Moïna Mac Gregor. O prestige de la couleur ! cela n'a rien de ridicule !

Signalons encore une eau-forte, *Femme à la harpe* (n° 890), de M. Belleroche, de composition sévère, non sans mérite.

M. Louis Morin expose *Le Masque* (n° 413) un petit tableau que son allégorie ingénieuse, sa construction savante désignent comme un projet de plafond de théâtre le plus heureux.

Et enfin nous terminons cette promenade en saluant une œuvre délicieuse, c'est la suite de 16 lithographies exécutées par le même M. Louis Morin pour illustrer *On ne badine pas avec l'amour* (n° 921). Traduire ainsi Musset, c'est de l'art supérieur.

Georges FRAPPIER.



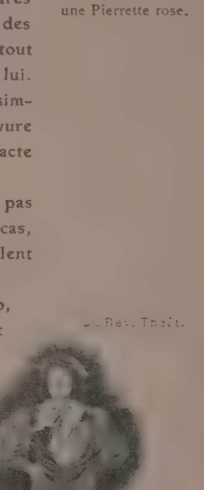


Croquis de M. Rodolphe Piguet,
pour son portrait de Mlle Léa Piron, de l'Opéra.



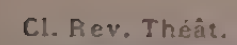
A propos du "Dieu vert"

LES APPARITIONS AU THÉATRE

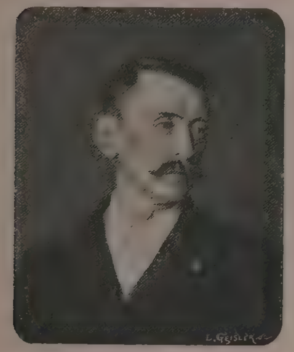


Mlle Magda,
une Pierrette rose.

Ceci n'est pas une étude approfondie sur un aussi vaste sujet. Il y faudrait une place dont nous ne disposons pas ici. Depuis le moyen âge, lors des premiers bégaiements de l'art dramatique, les apparitions ont joué un rôle considérable au théâtre. Il y en avait dans les *Mystères des Clercs de la Passion*, comme en font foi les miniatures des vieux manuscrits. On les réalisait tant bien que mal, et elles faisaient illusion tout de même, la naïveté des spectateurs aidant. Puis, au dix-septième siècle, elles devinrent nombreuses, surtout dans l'opéra, quand Lulli eût donné au genre une extension inconnue jusqu'à lui. Ce furent des « gloires », ce furent des « vols », sans compter les apparitions simples dont on possède des reproductions remarquables, comme cette belle gravure qui nous montre « l'Apparition d'un Dieu et d'une Déesse », au quatrième acte d'*Atys*, opéra de Quinault et de Lulli.



Cl. Rev. Théât.



M. Henry Eymieu.

Ces apparitions revêtaient un caractère de majesté classique qui n'allait pas sans lourdeur. Faisaient-elles illusion aux contemporains ? c'est possible. En tout cas, nous sommes aujourd'hui plus difficiles, et les modernes apparitions qui nous troublent et nous émeuvent sont présentées d'une tout autre façon.

Il y faut du mystère, de l'irréel, de l'au delà. Déjà l'ombre de Banquo, dans le *Macbeth*, que monta M. Porel à l'Odéon, voici quelque dix ans, est presque aussi surannée que le « spectre » d'*Hamlet*, à l'Opéra ou à la Comédie Française. Nos exigences ont grandi à mesure que les ressources de la machinerie se développaient. Comme en toute chose, le progrès s'est imposé dans l'art des apparitions au théâtre. Nous ne voulons plus de ces fantômes en rang d'oignons des *Troyens à Carthage*, de Berlioz, non plus que de ces transparences de vitrail à travers lesquelles se dessinaient les « voix » de *Jeanne d'Arc*, à la Porte-Saint-Martin. Tout cela est rococo, pompier, démodé.

Cl. Rev. Théât.

Mme Moréno
(le *Dieu vert*)

On accepte encore l'apparition de l'ombre d'Hector, dans la *Prise de Troie*, de Berlioz, à l'Opéra. Cette tête verdâtre, qui surgit dans le noir de la scène, serait bien impressionnante, si elle n'avait pas la voix cotonneuse de M. Chambon. Très bien, par exemple, le rêve de Mathis, dans le *Juif polonais*, à l'Opéra- Comique. Cette salle de la Cour d'assises est tout à fait émouvante, et la scène d'hypnotisme est d'un effet sinistre, principalement lorsque l'apparition s'effaçant, il ne reste plus que cette main terrible dont l'index magnétique demeure posé sur le front de Mathis épouvanté. Et les mortes d'amour du Val d'Enfer, dans *Mireille*, qui se cramponnent désespérément à la barque d'Ourrias, d'où elles retombent en silence dans les ondes phosphorescentes du Rhône houleux ! Evocation admirable, où M. Albert Carré a su animer une des plus sublimes peintures de Delacroix.

Rev. Théât.



M. Albert Keim.

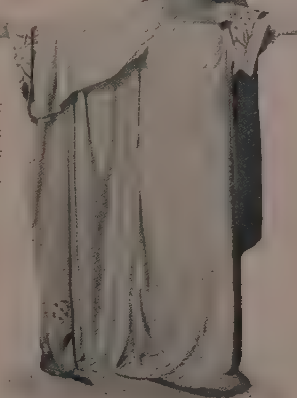
On a poussé plus loin encore. Au mois de mai de l'année 1900, le théâtre mondain de la Cité d'Antin donna *Chair divine*, de M. Lucien Poujade, un acte où Mlle Marie Marcilly jouait le principal rôle. Il y avait une apparition du Christ en croix d'un réalisme absolument neuf, qui produisit une sensation telle que l'œuvre fournit une longue carrière et fut reprise en octobre, avec Mlle Paule Marsa dans le rôle créé par Mlle Marcilly. Citons encore l'apparition du *Chand d'Habits*, de M. Catulle Mendès, où le mime Séverin, en revoyant le spectre de sa victime, était si puissamment pathétique.

Enfin, les apparitions les plus récentes furent assurément celles du *Dieu vert*, de M. Keim, donné chez Mme Sarah Bernhardt. Il y en avait trois successives : Robespierre, la Mort et le Christ. Robespierre prononçait un de ces discours qui firent jadis frémir la Convention. La Mort, à qui Mlle Blanche Dufrêne prêtait son adorable visage et le charme de sa voix mélodieuse, paraissait irrésistiblement attirante en ses longs voiles blancs aux plis harmonieux. Pour le Christ, c'était saisissant ! Sous des nuages noirs, diaprés de lignes sanglantes, la croix d'infamie se dressait portant sa victime rédemptrice. De la tête inclinée dans l'ombre, on n'apercevait que l'abondante chevelure blond roux. Mais, en pleine lumière, tout le corps était nu, sauf le linge de la ceinture. Des bras superbes en la tension de la pose, une poitrine vraiment divine, des jambes incomparables. Et cette merveilleuse vision se complétait d'une musique évocatrice, où M. Henry Eymieu avait fait vibrer son âme d'artiste enthousiaste. Jamais apparition théâtrale ne fut plus entièrement belle, et il sera difficile de surpasser désormais pareille intensité d'effet, peut-être même d'y atteindre.

PHANTASE.



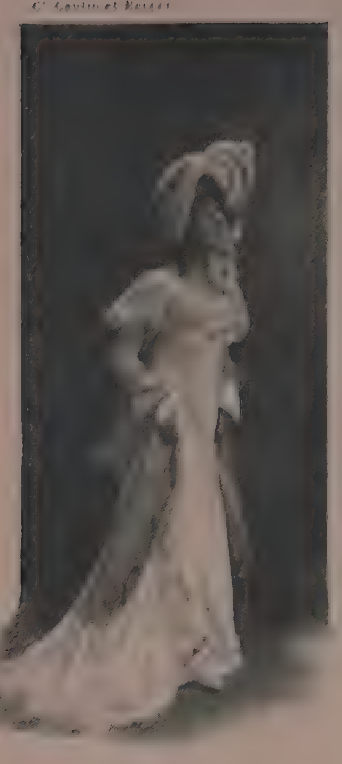
Cl. Rev. Théât.



Mlle Blanche Dufrêne.
Elle.

...LANGER,
...e mauve.

Cl. [illegible]



Mlle Mary Dery
(Delvaporine)



CADET ROUSSEL

Voici qu'un tout jeune auteur prétendit faire une poésie dramatique d'après le sujet naïf d'une image d'Epinal, encore choisit-il la plus futile, la plus invraisemblable, la plus inexistante.

Pour mieux affirmer la puérilité de son idée, il la dédia à son tout petit enfant. Parfaitement, il voulut créer, d'après la frêle philosophie contenue dans les stances d'un couplet populaire, une comédie en trois actes.

Et la délicatesse de sa tâche consista non seulement dans la disposition d'une trame aussi ténue, mais encore dans l'arrangement, sur cette trame, de trois personnages capables de la trouer à tout moment : Cadet Roussel, dont les bizarreries pouvaient lasser, Roussel aîné dont l'égoïsme pouvait déplaire, Delvaporine, enfin, dont l'âpreté sournoise, bien que fourrée d'élégance, pouvait répugner.

Cependant, avec adresse, l'auteur dissimula dans les situations les défauts de ses acteurs; l'agrément de son vers déguisa leur action et corrigea la vulgarité ou l'outrance de leurs sentiments. Et au bout du compte, les coupures de son image d'Epinal furent trouvées fort plaisantes, jolies et même enthousiasmèrent beaucoup de gens. A cause de son bon cœur on passa, de Cadet Roussel, les exagérations les plus folles, les bizarreries les plus extravagantes.

Voulez-vous voir ces petites découpures multicolores ? Père Roussel est un artisan tranquille, doux, ennemi du bruit, et se garde d'intervenir dans les colères de sa femme incessamment soulevées contre Cadet — un garnement dont on ne peut jouir — tandis qu'il témoigne volontiers de l'admiration pour son aîné qui est à Paris, à faire l'agiotage — même à ce jeu il lui mangea tous ses écus — mais qui, tout jeune, savait si bien

Sans jamais défriser son toupet,
En coiffant le tricorne inspirer le respect.

Entre la Maillard, une commère amie des Roussel, laquelle s'indigne tout haut du traitement rigoureux appliqué au malheureux Cadet, tandis qu'on réserve tant de condescendance pour l'aîné, un cœur fermé, un homme d'argent, un imbécile aussi, qu'une gentille femme, à Paris, berne à souhait.

Survient Cadet Roussel que, devant elle, sa mère chasse : c'est un dadais long, posé sur des jambes maigres d'échassier qui, tout en se dérobant aux coups dont on le charge, proteste contre les invectives dont il se trouve comblé. Il affiche dès maintenant son affection pour les choses qui vont par trois et c'est bien la plus folle des singularités de son caractère. Lui reproche-t-on d'être insensible ? il répond qu'il a trois cœurs : un pour sa mère, un autre pour rêver, le troisième pour les demoiselles; lui enjoint-on de réintégrer la maison ? il conte que des maisons, il en a trois, celles que vous savez. En le battant, lui déchire-t-on son habit ? il se console en pensant aux trois autres de rechange qu'il possède : deux très brillants, le troisième de papier gris, tout pauvre, complètement indigne de la belle dame qui le regarde de la fenêtre d'une hôtellerie voisine et qui n'est autre que Delvaporine, la ruineuse maîtresse de son frère.

Suit une scène moins importante où Mariette Roussel demande à sa mère la permission de prendre pour mari certain citoyen Aude, un poète, et l'intraitable femme de la rabrouer et de se refuser à tout accommodement, à moins que l'épouseur ne se présente chargé d'une somme non inférieure à dix mille francs d'or. Mariette pleure. Cadet, sorti de la maison, s'avise de la consoler avec tendresse. La petite cause de son amour malheureux, et Cadet voudrait aussi exprimer la faiblesse de cœur qu'il ressent pour l'étrangère de l'hôtel : il se désespère et pleure, mais il suffit que de nouveau la chère silhouette s'appuie aux vitres pour qu'il extravague et se réjouisse.

Sur ces entrefaites arrive Aude, le fiancé de Mariette, que la patache vient d'amener de Paris. Il a dans sa poche l'argent du mariage, et tous de danser en rond. Mais quand s'explique le jeune homme, il faut déchanter : la ressource dont il dispose est précaire, puisqu'il l'obtint par la vente de ses droits d'auteur, — faite justement à Roussel aîné — et que son travail, durant vingt ans, ne peut lui rapporter de profit.

Stupeur. On discute et sur quelques observations judicieuses hasardées par Cadet Roussel, Aude en vient à penser que son ami devrait se rendre à Paris avec tout l'argent et trouver, à la ville, un moyen de le faire fructifier, afin d'acquérir la belle indépendance de chacun. Et Cadet, volontiers partirait s'il n'aimait tant la dame dont la lampe brille là-haut... Justement la voici descendue : Cadet voudrait bien lui exprimer sa chaude passion, seulement il ne peut ni ne sait, malgré les efforts de Aude qui stimule en vain sa timidité. La scène est ineffable. Cependant Delvaporine — dès qu'elle sent Cadet nanti d'or — paraît admettre le balbutiement de son singulier amoureux ; un peu par dérision, elle l'engage à venir à Paris où elle se rend, et cette fois Cadet partira : n'est-ce point là l'occasion de se prêter au désir de son ami et d'aviser à la fortune de sa sœur ? Vite, vite, son baluchon où ses accoutrements vont par trois, et le voici grimpé sur la patache où il chante à pleine voix, la chanson fameuse qu'Aude fit pour lui dans l'Almanach des Muses.

Cadet Roussel.

Nous sommes, au second acte, chez Roussel aîné, pour y apprendre que les affaires de celui-ci sont devenues fort aventurées. Cadet, lui, a remis le soin de ses intérêts à la Maillard, sa conseillère, et il ne vit que pour Delvaporine; ne sachant qu'inventer pour séduire son attention : habits à basques traînantes, cravates ardentes, ombrelles rouges, face à mains énormes. Sans cesse il mène dans ses mollets trois petits chiens, toujours trois, son nombre cher. Justement, Delvaporine est chez Roussel aîné; Cadet qui s'y trouve également en ressent une vive émotion. La dame, malgré ses airs languides réclame un considérable service : cent mille francs pour payer ses dettes, rien que cela. Elle prend bien son temps, Roussel qui, justement, ne sait où donner de la tête !

M. Armand Bour
(Cadet Roussel)

Cependant l'amour autant que l'amour-propre du financier condescend à ce beau désir, et sa spontanéité se trouve payée d'un... baiser panaché. Pour comble, voici Cadet qui vient bellement dire à son frère l'amour qu'il a voué à la maîtresse de ce dernier, et l'aîné de se gausser de son rival — en lui laissant toute liberté d'aimer et de choyer Delvaporine... Cadet, sans souci du dédain dont elle s'accompagne, ne retient que la permission, et il sort tout bouleversé.

A la porte, il heurte la Maillard, et celle-ci n'arrive point, tant il est troublé, à le mettre au courant d'une affaire merveilleuse qu'elle vient de réaliser avec fort peu d'argent : soit l'acquisition d'un lot de souliers, capable de donner un bénéfice de deux cent mille francs. Ce chiffre formidable parvient pourtant à percer l'indifférence de l'amoureux qui, avec son défaut de mesure habituel, veut que sa famille se trouve prévenue sur l'heure, et que Aude et sa sœur soient aussitôt mariés, en grande fête, dans son hôtel même.

Mais qui digérera le stock de souliers, sinon Roussel aîné ? lequel n'hésite point à s'assurer cette fourniture au prix de ses dernières ressources, dans l'espoir d'en tirer un bénéfice considérable. Tandis qu'il est sur place pour vérifier l'objet du marché, Cadet reçoit, chez lui, Delvaporine. Et c'est un entretien exquis. La dame, prévenue du coup de fortune dont va profiter Cadet, se fait toute coquette, toute gracieuse, et le petit niais abusé par d'aussi flatteuses apparences exalte son sentiment.

M. Bernard
(Roussel aîné.)

> Oui, je mets à vos pieds mon dévouement farouche,
> Je veillerai sur vous ; et que quelqu'un vous touche...

Ce n'est qu'un jeu pour Delvaporine, de happer l'argent, tout l'argent que gagna la Maillard à ce fat de Cadet... Roussel aîné serait donc terriblement dupé : déjà il encaissa les souliers, sa jolie maîtresse passerait-elle à son frère ?

Ainsi qu'il l'a promis, Cadet paya les dettes de Delvaporine sans même que celle-ci s'en doutât. Et c'est seulement quand il ne lui reste plus un sou, qu'il se prend à songer à la venue proche de ses parents. Et déjà voici Aude. Le pauvre Cadet ne peut subir ses témoignages de joie : il se sauve, laissant à la Maillard le soin d'expliquer tout... Aude excuserait son ami si, du moins, il le savait heureux ; heureux, Cadet ne l'est point : Delvaporine l'agrée seulement pour les offices qu'il peut lui rendre et ne lui concède jamais la récompense du bout de ses ongles à baiser. A peine la belle a-t-elle connu la déconfiture de son amoureux qu'elle le malmène et le repousse : le bel amant vraiment si bête et si pauvre ! Cadet Roussel que le désespoir rend éloquent a beau multiplier ses objurgations, Delvaporine glisse vers la porte :

> Vous êtes un rêveur, Cadet je vous envie,
> Mais je ne vous suis pas : je reste dans la vie.
> ..... Pardonnez-moi d'être cruelle un peu :
> Puisque vous êtes pauvre, il faut nous dire adieu.

Mais le petit pleure tant qu'une minute elle s'émeut. Lui, à bout de délicatesse, voudrait lui remettre ses factures soldées, mais ses meubles sont fermés et il n'a pas les clefs. Delvaporine ne voit là qu'un suprême subterfuge et se retire. C'est fini.

Aux bras de la Maillard, Cadet sanglote et se désespère du mal qu'il fit à chacun. Toutefois les circonstances adouciront sa peine en sauvant à peu près l'avenir de sa sœur et de son fiancé : Roussel aîné, décidément toqué de Delvaporine, voudrait tenir les quittances de sa dette que Cadet paya, et celui-ci se laisserait aller à donner les reçus, si la Maillard n'intervenait et ne réclamait pour cette cession un avantage : acquittement dévolu au citoyen Aude de l'engagement qu'il prit pour ses droits d'auteur, plus une promesse, à lui écrite, de dix mille francs d'or. Encore Roussel aîné s'estime-t-il satisfait du marché.

En vain la mère Roussel tente-t-elle dans cette scène l'éclat de son habituelle fureur, son aîné la désarme, et même lui fait entendre que le résultat encore favorable de tout ceci appartient au seul Cadet, si vraiment bon. Et tandis que tous s'embrassent, petit Roussel, simple et mélancolique, épilogue sur son sort :

> J'étais né drôle, hélas, il fallait rester drôle,
> J'ai voulu m'élever, j'ai mal joué mon rôle,
> J'ai rêvé de l'amour et l'amour m'a leurré ;
> C'est ainsi : je fais rire et ne fais point pleurer,
> Aimer m'est défendu, comme d'être héroïque,
> Je dois rester dans mon emploi... Je suis comique.

Dodelinant de la tête le pauvre enfant pleure, plutôt qu'il ne chante, tant il a de larmes dans la voix :

> Cadet Roussel est bon enfant.

et les autres d'ajouter, riant, pour lui prêter du courage :

> Ah ! ah ! ah ! oui vraiment,
> Cadet Roussel est bon enfant.

M. Armand Bour
(Cadet Roussel.)

C'est tout.

M. Bour eut-il raison de vouloir jouer Cadet Roussel ? oui, puisque le succès le favorisa.

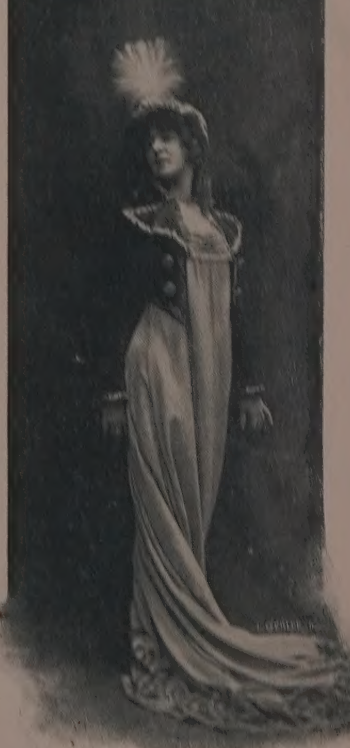
Mais, vrai, c'était osé à un acteur de drame, de prétendre s'improviser, du soir au lendemain, diseur de vers ; d'ailleurs, M. Bour ne put se défendre, aux premières représentations, de l'imitation d'une voix et de certain jeu extrêmement connus ; mais il sauva la totalité de son personnage avec de la verve, de l'agilité généreusement dépensées, de la niaiserie inconsciente pointillée d'émotion tout à fait savoureuse.

M. Bernard afficha froidement l'égoïsme cynique de Roussel aîné et M. Bourny détailla avec de la douceur le rôle indulgent du poète Aude ; M. Bauer fut un père Roussel passif et bon. M[lle] Marcelle Jullien dota de franche mansuétude la sympathique Maillard ; M[me] Barbieri figura une mère Roussel braillarde, comme il fallait ; M[lle] Bertile Leblanc représenta, très simple, la petite Mariette, et M[lle] Mitey-Dalti, non seulement par sa beauté, mais surtout par sa grâce et aussi par son art de comédienne, compensa les vilains défauts de cette Delvaporine si froide, si calculatrice, si impitoyable au pauvre mignon Cadet !

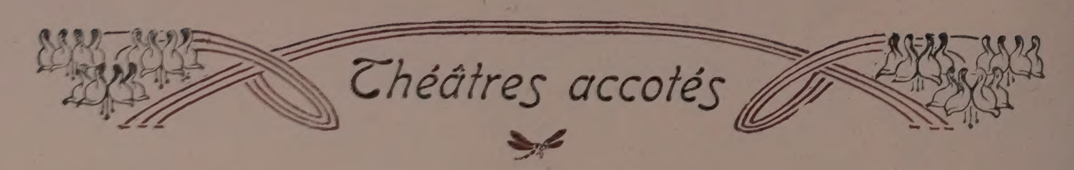
Eugène DELACROIX.



Cl. Cautin et Berger.



M[lle] Mitey-Dalti
(Delvaporine.)



Théâtres accotés

GRAND-GUIGNOL. — Si quelqu'un ne peut s'étonner de l'accueil semi-enthousiaste réservé à *Deux heures du matin... quartier Marbeuf*, c'est certainement l'auteur, M. Jean Lorrain. Ce n'est pas impunément que pendant des années, quotidiennement, on fouaille à tort et à raison, la horde des individualités blessées qui, le jour venu, saisit l'occasion de représailles. Car il faut attribuer à cette situation spéciale de l'écrivain — en partie du moins — le demi-succès de son drame, tiré d'une nouvelle délicieuse, et, certes! d'effet aussi violent que bien d'autres. Un peu long, si long et lent qu'il semblait vraiment satisfaire au titre — durer deux heures, trop, beaucoup trop pour un théâtre d'action, où le public est ordinairement emporté dans un mouvement qui ne lui laisse pas le temps de se reconnaître, et, rapide, le mène au dénouement brutal — ou désopilant. M. Rambert figure un amant mondain, cynique et hardi ; à plusieurs reprises, Mme Levi-Leclerc força les acclamations, tant elle se montra superbe d'angoisse. Nous avions déjà apprécié cette excellente artiste dans les *Demi-Veuves*, de MM. d'Hurccurt et de Rouvray, aimable lever de rideau qui fait rencontrer dans la loge d'un concierge de cimetière la femme et la maîtresse de M. Pernot, décédé. Leur amitié devient telle que les deux femmes se présentent réciproquement leurs amants et vont dîner au... Rat mort.

Cl. Eméra.

M. Rambert.

Mlle Rachel

Il n'y a qu'au cimetière que se rencontrent de pareilles concessions. A ajouter à cette partie carrée : Mme Renée Launay, plus que charmante, et M. Brizard — pas le mari Brizard, l'amant — et M. Ratineau, bon prince sans rire.

Dans *Une Barbe*, MM. Ernest Laut et Jean Rochon s'affirment de sinistres farceurs. Oyez la pièce. Un coiffeur appelé dans un hôtel meublé, pour raser un client, y trouve sa femme. Mais il ne se fait pas connaître au patient et le rase tout en lui racontant une histoire d'adultère : « un mari, coiffeur, surprenant son épouse en flagrant délit avec un client qu'il venait raser, rasant celui-ci et finissant... » Par quoi ? — Par lui couper le cou, répond-il, brandissant son rasoir et saisissant le col de l'amant. Celui-ci crie, hurle, supplie. — Non ! pas de grâce !...

Et quand la police arrive — tout arrive — le merlan, qui n'est pas un maquereau, déclare avoir machiné cette scène afin d'obtenir sûrement le divorce. C'est adroit. Aussi bien personne n'a... rochonné. Ah! Laut, ah! Laut! Excellente interprétation de Mlle Rachel Launay et de MM. Ratineau et Brizard.

L'Entôlage, de M. Jourda, est aussi une bonne farce. Un riche Cubain, amené dans un hôtel, est entôlé par une bande qui s'enfuit, le coup fait. Or, ce riche Cubain n'attend que le départ des *braves gens* pour dévaliser l'appartement et emplir son porte-monnaie de tout l'or laissé à dessein de donner confiance aux bonnes poires. *L'entôleuse*, Mme Lignière, fait comprendre pourquoi M. Gouget — *Yregoyen* — l'a suivie et Mme Meryem — *Petit-Néné* — pourquoi M. Dufrenne — *Alphonse* — la désire.

Et *Hue, Cocotte !* de MM. Nanteuil et Faverne. Histoire drôle, avec un dénouement pas banal. Il s'agit d'un cocher ayant conduit un client devant sa propre maison et qui, las de l'attendre, monte... et le trouve aux pieds de sa femme. Il va chercher un gardien de la paix... qui lui dresse contravention pour avoir abandonné son véhicule ! M. Gouget, le cocher, a conduit au succès ce petit acte, aidé en cela par M. O. Dufrenne. Mmes Genty et Meryem.

Aux Capucines. — Quand on prend du succès, on n'en saurait trop prendre. Sans peur — et sans reproche — marche donc la comédie de M. Duquesnel, *La Peur*, avec M. Pierre Achard, remplaçant Tarride dans le rôle de *Gaëtan de Marsanne*. Cet excellent artiste supporte avec une élégante aisance la succession et la comparaison.

Le Singe de Dindonnette tient aussi l'affiche, interprété par M. Baudoin, amusant comme toujours, et Mlle Antoinette Rogé, svelte et jolie... comme toujours aussi.



Mme Levi-Leclerc.

Changeons de rayon, passons aux nouveautés. Voyez Terrasse et Franc-Nohain qui ont commis un *Péché véniel*. Grâce, esprit, entrain, tout y est dans ce joli conte où susurrent les mièvreries d'antan, les langueurs, les désirs assaillant les pauvres petites châtelaines livrées à elles-mêmes en l'absence des maris, appelant elles aussi des croisades, réduites à faire tourner les pages des missels ferrés par des pages férus d'amour et qui, pieux, quémandent l'avis des seins. Et c'est joué... délicieusement! par Marguerite Deval qui dit... comme on chante... et chante comme l'on dit, André Dubosc, dont la présence en scène éclaire tout de joie, M. Yves Martel, amusant au possible, MM. Saidreau, Damorès et Mme Maëlec — simple page, mais d'un gentil volume — Campton et Bruun, Anglaise et Allemande qui font désirer le rapprochement, l'entente cordiale — si j'ose m'exprimer ainsi. J'ose — d'autant plus que ça me facilite la transition pour parler de *Fin de vertu*, comédie de MM. Tarride et Vernayre, qui est une piécette fort agréable, spirituelle.... et très morale. Est-ce parce que je suis auteur chaste, mais l'aventure de Lucienne Darmois — ne réussissant pas à tromper son mari, malgré toute sa mauvaise volonté — m'a beaucoup plu. Maintenant... il y avait encore une fois André Dubosc dans l'affaire ; c'est une raison, Dubosc, très gai et sentimental, ainsi que Pierre Achard, et aussi Mlle Thomassin, exquise simplement. Et puis, est encore bien, M. Gabry, et avec lui M. Albouy — le mari qui va chercher sa belle-mère... et revient seul. Pourquoi ? Je suis inquiet. Rassurez-moi, Monsieur.

Ce n'est pas fini ! Approchez, Messieurs et Dames! la vue n'en coûte rien ! C'est l'excellent Le Gallo qui dirige la *Boutique à quat'sous*, de M. J. Redelsperger, en société avec Mme Marie-Louise Faury, gavrochinette endiablée et aguichante. Je m'approche. Eh bien, si je vous répétais tout ce qu'ils m'ont raconté de mal de tous mes amis et des vôtres — il faudrait six pages de la *Revue*. A cette annonce, mon directeur prend le galop.

Henry FRANSOIS.



Deux heures du matin, quartier Marbeuf.



C'est tout là-bas — là-bas... plus loin encore, presque en province ; dans le quartier dit latin parce que, jadis, des étudiants l'habitèrent qui balbutiaient quelques vocables de cette langue — un cabaret artistique, vraiment digne de ce nom, les *Noctambules* ; et je me sens loin de Paris tant le public est recueilli et attentif.

Là, point de bluff mais de l'esprit, point d'obscénités mais de la bonne chanson gauloise : la crème des chansonniers, le gratin des compositeurs gais et ce m'est un régal de les entendre après les tant indigestes mixtures du café-concert moderne.

Voici Legay (Marcel), pileux, tentaculaire, angoissant et prophétique ; le docteur Montoya qui, en souvenir des autopsies jadis pratiquées, chante la femme morceau par morceau... mais les morceaux en sont bons et l'inspiration est sincère ; Charles Fallot, un Fursy avec moins de pose et plus de talent ; Lemercier, qui lance ses grivoiseries avec un air de communiant de la Sainte-Chapelle (chacun son culte et sa petite chapelle) ; Marinier, Jichel, Merye et ce poète ravissant qu'est Xavier Privas, prince de par la beauté du verbe, dont la lyre vibre avec nos âmes et avec nos cœurs.

Oublierai-je Francine Laurée, qui détaille les œuvres de Privas avec un filet de voix si habilement conduit que c'est un charme de l'entendre, et devant tant de grâce jolie et de fraîcheur blonde un frisson doux parcourt la salle.

Et je sais des gens qui, lorsqu'ils ont le courage de gagner ces parages, vont s'ennuyer très fort à l'Odéon !

Cl. Studio.



Mme Yvette Guilbert, chez elle.

Invraisemblablemnet accoutrée d'étoffes féminines, la crinière ébouriffée à la porc-épic, le cou nu, la marche traînante et saccadée, la *Grande* évolue parmi l'amoncellement des coussins, symboles flasques de ses amants morts — ils meurent toujours. — De sa bouche crispée sort une plainte aigre et languissante, comme d'une crécelle fêlée, une plainte qui a l'accent anglais...

« A voir tant de valeur on espèrela mort... » prouitt... ! une pirouette : la *Grande* s'effondre, les coussins s'éparpillent et le fou rire secoue la salle.

C'est Footit qui singe Sarah, retour d'Amérique. Une revue au *Nouveau Cirque*, qui ne casse rien, en général ; mais cette scène vaut d'être vue car, après l'amour désintéressé, le rire est encore ce que l'on a trouvé de meilleur jusqu'à ce jour.

Bostock's persiste dans nos murs ! allons, tant mieux ! Les Parisiens gobeurs courent à l'*Hippo-Palace*, car le bluff américain, dans toute sa splendeur, nous en impose toujours.

Ah ! pour une belle soirée ce fut une belle soirée, que celle des débuts de l'homme qui fascine les lions... il les fascine de loin, les lions, de si loin que le public n'eut pas l'heur de le voir.

Quelle merveilleuse organisation que cette organisation américaine qui supprime le secrétaire au service de première : personne ne sait où se placer, et le grand avantage de cette innovation consiste à provoquer dans la salle une indescriptible confusion qui distrait le bon spectateur que les fauves n'arrivent pas à divertir... Heureusement M. Marquès était là, et comment ! (M. Marquès est un interprète, pêché dans un hôtel, et chargé des rapports avec le public parce qu'il est *le seul connaissant notre langue*), mais parviendrait-il à élargir les issues et à nous empêcher de griller si le feu prenait dans le cirque ?

Rassurez-vous, lecteurs, et prenez un promenoir : de cet emplacement favorisé vous ne pourrez rien apercevoir du spectacle, mais vous aurez la compensation de pouvoir vous lancer sur le Toboggan, qui est, en plus mal, la glissade du *Jardin de Paris* ; si cela ne vous suffit pas, lisez le divertissant programme d'où j'extrais cette perle ; « Mlle Morelli... docteur en médecine... qui possède un collier de 500 dollars, don d'un de ses admirateurs de grande origine... ».

On me dit qu'Yvette Guilbert, enfin rétablie d'une longue maladie, reviendrait bientôt dans un music-hall nous combler du charme de ses chansons, et qu'ensuite elle s'en retournerait à l'étranger remplir une longue série d'engagements.

Odette Valéry n'a fait que paraître au Casino de Paris : sa santé, à ce qu'il m'a semblé, avait augmenté plus que son habileté de danseuse. On ne peut pas tout avoir... Le *looping dans le vide* a, par contre, procuré le délicieux frisson de la petite mort aux foules nombreuses qui se sont réunies pour le voir : la boucle interrompue par un trou de six mètres de long était, en effet, fort effrayante. Les Ten-Tchi sont des gens déconcertants : l'audace et l'extraordinaire rapidité de leur prestidigitation ornent de drôlerie le souvenir des choses merveilleuses qu'on nous montrait jadis dans les passages de l'un ou de l'autre côté du Boulevard.

Une première au *Théâtre du Peuple* — la toile doit se lever sur le *Dépit amoureux* et le public s'impatiente. Mais voici le régisseur annonçant, la voix étranglée par l'émotion, que « la représentation ne peut avoir lieu, Mlle Claire Mars étant gravement malade... »

Le public reprend son argent, mais proteste : les acteurs c'est fait pour l'amuser et, s'ils sont malades, doivent prévenir à temps pour se faire remplacer...

...... Dans sa chambre, la mignonne petite artiste repose, calme. Songe-t-elle à ses succès précoces dans *Thérèse Raquin* ! Rêve-t-elle d'autres gloires, malgré les dégradantes obligations du métier et la promiscuité écœurante des coulisses ?

Un mince filet rouge glisse du front jusqu'à l'oreiller maculé... La mignonne artiste a rêvé de délivrance.

Jack d'ANGE.



Le Théâtre

EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER



A MARSEILLE. — Escalaïs, que l'on couvre de gloire, s'amuse bien des bruits qui le disaient malade jusqu'au point de rendre aux anges sa belle âme de chanteur. Il montre dans *Guillaume Tell* une vaillance et une autorité extraordinaires, et dans la *Juive*, ce ténor incomparable émerveille ses auditoires par des demi-teintes qui rendent plus délicates les sonorités éclatantes de sa voix dans les notes elevées ; Mme Strassy et M. de Souxmann, basse excellente et de grande allure, partagent avec Escalaïs un succès de théâtre comme on en connut peu à Marseille.

LILLE. — En attendant l'ouverture du nouveau Théâtre Municipal, qui doit avoir lieu le 1er décembre, nous avons eu d'intéressants débuts à noter au Théâtre Kursaal et au Théâtre de l'Union de Lille.

M. Bourdette, le sympathique directeur du Kursaal a su réunir deux excellentes troupes d'opérette et de comédie.

Les artistes lyriques ont débuté avec *Le Chien du Régiment* et *La Poupée*. Ces opérettes ont été interprétées avec beaucoup de charme par MM. Tournois, Charuel et Dumoutier et Mmes Seraldy, Larroux et Catoret.

La troupe de comédie a donné *Les Danicheff* et *Denise*. On a apprécié dans ces deux pièces les qualités remarquables de MM. Bureau et Cassin et de Mlles Jeanne Duran et Cadix.

Des tournées de passage ont représenté dans de bonnes conditions *La Rabouilleuse* et *La Souris*.

Le Théâtre de l'Union de Lille réserve presque exclusivement son programme au drame et à la comédie. Signalons, ici, la bonne interprétation du *Flibustier*, de *Durand et Durand* et de *La Marraine de Charley*. L'acteur privilégié de l'Union est M. Lyonnel, un débutant, qui s'est affirmé jeune premier tout à fait transcendant.

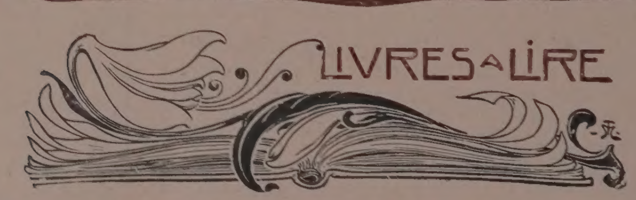
J. ERIO.

MONTE-CARLO. — *La Chanson de Fortunio* a été fort goûtée.

Mlle Jeanne Petit a présenté un Valentin très galant et doué d'une bien jolie voix ; Mlle Laporte, sous le travesti de Friquet, s'est montrée fantaisiste spirituelle et originale ainsi que toujours. M. Poudrier a figuré maître Fortunio en comédien consciencieux et amusant. Remarqué dans des rôles à côté Mlles Du Perret et Gabriani.

La soirée s'est terminée par *La Fête des Fleurs*, divertissement de M. Théo Charlier, ingénieusement réglé par Mme Gedda. Applaudi parmi les plus jolies ballerines : Mlles Marguerite Martin, Edea Santori, Grassi et de Biaisi.

D'ABONCOURT.



La Vierge de Nuremberg, le nouveau roman du comte A. de Saint-Aulaire, est une œuvre d'une intensité de relief et de vie extraordinaires. C'est toute la Renaissance allemande, avec ses passions et ses mœurs, avec son admirable floraison d'art, que l'auteur évoque, au cours d'un récit merveilleusement touchant et tragique. (Perrin, éditeur).

La Librairie Plon édite un roman de M. Paul Bourget, *L'Eau profonde*. Ce récit, d'une rare puissance dramatique, se déroule dans le décor du monde parisien. Il est suivi de quelques nouvelles également parfaites.

M. Rémy de Gourmont publie à la Librairie du Mercure de France un ouvrage des plus intéressants ; *Physique de l'Amour, essai sur l'instinct sexuel*. L'auteur de la *Culture des Idées* montre là un curieux et nouvel aspect de son talent si varié.

Dans *L'Enfant à la balustrade*, édité chez Calmann-Lévy, René Boylesve nous raconte la comédie de la vie de province avec ses petites misères des relations mondaines, ses intrigues, ses brouilles et ses réconciliations, pour lesquelles l'auteur finit par nous passionner.

Le Maréchal de Château-Renault (même Librairie), de M. Calmon-Maison, donne le récit des campagnes maritimes si glorieuses du grand amiral dont la réputation ne fut pas ternie par le désastre de Vigo, et de très curieux détails sur la marine française au dix-septième siècle.

La Nouvelle Beauté, de Jean Reibrach, sera passionnément discutée de tous. L'auteur étudie, en des scènes émouvantes, le problème de l'idéal nouveau de la beauté féminine. Ce livre cruel pour les femmes, inquiétant pour les hommes, est le bréviaire de l'amour futur.

Camille Lemonnier a chez Ollendorff un nouveau roman, *Comme va le Ruisseau*, qu'on peut considérer comme un chef-d'œuvre de plus à l'actif du célèbre écrivain. C'est une histoire de touchante tendresse, une étude à la fois profonde et simple.

L'apparition du roman de Jules Renard, *L'Ecornifleur*, a été un véritable événement littéraire. Ce livre, qui se classe dès à présent comme un chef-d'œuvre, est également édité par Ollendorff, avec de magnifiques illustrations de Ch. Huard.

On vante jusque dans le *Jumeau* le « Nu Esthétique ». Lisons ce qu'est cette publication :

La première année du *Nu Esthétique* vient de paraître chez l'éditeur E. Bernard.

Les douze numéros mensuels réunis dans un élégant cartonnage obtiennent un vif succès auprès des amateurs et des artistes. Le *Nu Esthétique* résume en des planches successives, la beauté du corps humain dans le détail et dans l'ensemble, l'expression de la physionomie, les attitudes principales de l'Être.

Emile Bayard, l'artiste et l'écrivain bien connu, compose les planches du *Nu Esthétique* et note en un texte de savoureuse technique les différents caractères de Beauté à travers l'art et la vie, de tous les temps.

Chaque planche donne des études de dos, de profil, de face et de trois-quarts, modèles tour à tour puissants ou gracieux, jolis ou beaux. Modèles de têtes, de torses, de jambes, de mains, de pieds, de draperies, de coiffures. Types différents de races noire, jaune. Adolescents, adultes, vieillards et enfants des deux sexes.

Chaque livraison contient 4 planches comprenant environ 40 académies accompagnées et commentées d'un texte succinct. — Prix du numéro : **1** fr. ; abonnement annuel : **10** fr.

Prix de l'année complète (1903), 12 numéros réunis dans un cartonnage de luxe : **15** fr.

Le Gérant : Charles RICHARD.